

Compostelle

Camino francés



Claude Bernier

Claude Bernier

Compostelle - Camino
francés

© Claude Bernier, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1556-1



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Saint-Jean-Pied-de-Port,

18 septembre 2001, 7 h 45

Après avoir parcouru le Chemin de Puy-en-Velay, je me prépare à traverser les Pyrénées pour entreprendre le *Camino Francés*. Sur le chemin français, après un départ hésitant, la rencontre de *Felice*, une jeune handicapée espagnole a relancé complètement mon aventure. Je sais que maintenant je marche pour elle, pour jeter ma petite pierre au pied de la Croix de Fer et pour faire le vœu qu'elle guérisse et retrouve la mémoire. Et je lui ai promis que je me rendrais à la basilique de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Après avoir quitté *Felice*, j'ai eu le plaisir de marcher avec des pèlerins très sympathiques. En plus des trois pèlerins de Poitiers, Joseph, Michel et Jean, j'ai cheminé quelques jours avec Monique de Lille, Gilles de Paris et Georges de Lyon. Quelques-uns d'entre eux m'ont promis de se rendre à Saint-Jacques de Compostelle et j'espère les revoir. Mais pour les autres, la plupart s'arrête ici à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Pour le moment, je sais que je pars seul pour commencer le chemin espagnol. Michel attend sa mère et sa femme qui doivent arriver au cours de la journée. Jean ne veut pas quitter Michel, car ils ont un projet commun : faire connaître ce chemin aux gens de leur région. Ils accumulent images et informations dans ce but. Je serai donc seul pour franchir les 780 kilomètres qui me séparent de Saint-Jacques de Compostelle.

Les Pyrénées

Sur le vieux pont romain, dans le brouillard le plus opaque, plusieurs pèlerins se sont donné rendez-vous, et attendent leurs amis en contemplant les eaux tumultueuses qui ruissellent en cascades sur les rochers. Leurs regards traduisent un mélange d'impatience et d'anxiété qu'ils parviennent difficilement à camoufler. Parmi eux, je reconnais un des responsables du gîte qui circule au milieu des petits groupes et distribue ses dernières recommandations. Selon lui, les deux tiers des cinquante-six pèlerins qui se proposaient de traverser les Pyrénées en ce 18 septembre sont déjà en route. À 7h45, par ce matin brumeux, j'entreprends là, au niveau de la rivière La Nive, une marche qui va durer sept longues heures et qui me fera grimper de plus de 4 700 pieds. Rien pour rassurer des narines bouchées et des jambes molles qui flageolent sous l'emprise d'un fort rhume.

Dès la fin de la rue Saint-Jacques, à la sortie de la ville, la pente raide nous permet de nous élever au-dessus du brouillard. Dominant la cité, mollement assise sur un nuage blanc qui l'entoure de toutes parts, la citadelle émerge lentement de la nuit. Un ciel bleu laisse voir les dernières étoiles qui fuient tandis que les premiers rayons du soleil levant qui nous parviennent de l'est rougeoyent les sommets endormis. Malgré que le sentier grimpe sans cesse, nous marchons allègrement dans la fraîcheur du matin.

J'apprécie la présence de Jean à mes côtés qui a bien voulu marcher avec moi pendant quelques minutes avant de revenir retrouver son ami Michel, resté près du pont. Cet homme de soixante-douze ans, plutôt discret et silencieux à l'intérieur d'un groupe, a la parole facile ce matin. Une excellente occasion pour échanger. En présence de Michel qui parle beaucoup, nous nous sommes dit si peu de choses durant notre randonnée. Nos seuls arrêts sont dictés par la beauté du paysage qui change continuellement au fur et à mesure que le soleil monte dans le ciel. Les jeux d'ombre et de lumière sur les collines verdoyantes ne cessent de nous

émervéiller. Le spectacle grandiose de cette féerie de couleurs crée une euphorie grandissante qui relègue dans l'oubli la rigueur de la montée. Jean qui s'intéresse aussi à la photo me signale les plus beaux points de vue pour saisir la nature en mouvement.

Le chemin, appelé la Route de Napoléon, parce qu'il a servi au passage des armées françaises en 1804, était connu dès l'antiquité. Les Romains avaient construit un réseau de routes qui convergeaient vers ce passage et reliaient les grandes voies romaines entre Bordeaux et Astorga. Au III^e siècle, les Espagnols l'avaient baptisée la Route de l'Étain, car des caravanes y transportaient le précieux métal d'alors. Aujourd'hui, utilisé par quelques bergers qui veillent sur une multitude de troupeaux de moutons qui broutent dans les vallées ou sur les flancs des collines, le chemin sert au pèlerin qui traverse en Espagne et au passage des animaux qui vont d'une vallée à une autre. Le sommet des montagnes, un mélange de roches et d'herbe très courte, se dévoile au fur et à mesure de la montée. Saint-Jean-Pied-de-Port, au fond de la vallée principale, s'éloigne lentement de notre champ de vision, tandis que quelques petits nuages moutonnent encore entre les montagnes.

Un peu au-dessus des hauteurs d'*Untto*, Jean qui marche à mes côtés depuis plus de dix kilomètres, décide de redescendre retrouver son compagnon Michel. Déjà 10h00, et une première bande de nuages s'élève à peine de l'horizon. La journée sera radieuse. En vrais pèlerins, nous nous donnons l'accolade, espérant nous revoir à *Santiago*. La rencontre des trois hommes de Poitiers, réduits à deux à partir de Barcelone-sur-le-Gers, reste le plus long accompagnement sur les sentiers français. Leur gentillesse et leur amitié m'ont soutenu et aidé durant la majeure partie du parcours, mais surtout au cours des cinq derniers jours. Maintenant, je me retrouve seul sur la montagne, cheminant vers l'inconnu.

Fatigué par trois heures de montée sans discontinuité, je m'arrête au pied

de la statue de la Vierge d'Orisson pour déguster quelques cacahouètes et contempler une dernière fois le versant français du Pays basque. À partir de ce piton de 1064 mètres, la France se dérobe définitivement à ma vue et j'entre véritablement au cœur des montagnes des Pyrénées. Cette chaîne, loin d'offrir quelques pics uniques et majestueux, est constituée d'une multitude de sommets arrondis. Sans les balises clairement indiquées, le pèlerin, ébloui et fasciné par ces montagnes qui se ressemblent, pourrait facilement s'égarer.

En plus des flèches jaunes qui donnent l'orientation et de petites stèles qui rappellent le passage des pèlerins, d'anciennes forteresses, aujourd'hui en ruines, jonchent le chemin tout au long du parcours, rappelant à celui qui marche que de nombreux groupes guerriers s'y sont frayé un passage. L'armée de Charlemagne, immortalisée par une chanson de geste, *La Chanson de Roland*, y fut l'une des plus célèbres à emprunter ces cols très élevés. Après le départ de Jean, le très beau poème d'Alfred de Vigny, écrit au XIX^e siècle par le poète, alors officier de l'armée française dans la garnison de Saint-Jean-Pied-de-Port, se met à danser dans ma mémoire.

Ce poème, *Le Cor*, appris par cœur durant ma jeunesse, demeure bien vivant en mon esprit. À mes quinze ans, pour le spectacle des Fêtes, j'avais récité ce chant épique devant tout le personnel du collège réuni dans la grande salle. La mélodie de ces alexandrins revenait sur mes lèvres avec une aisance qui m'étonnait :

J'aime le son du cor, le soir au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul, dans l'ombre, à minuit, demeuré,

J'ai souri de l'entendre et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

De tous les textes qui enchantaient mon esprit chevaleresque, un extrait surtout, celui qui évoquait la bravoure de Roland, le lieutenant de Charlemagne, ne laissait nullement mon âme indifférente. Ce brave chevalier revêtu de sa cotte de mailles, son bouclier d'airain et de son épée nommée Durandal éveillait en moi un souffle d'héroïsme. Je me plaisais à réciter ces vers avec toute la naïveté et la fougue de mes quinze ans :

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui,
Il restait seul debout, Olivier près de lui ;
L'Afrique sur le mont l'entoure et tremble encore :
« Roland, tu vas mourir, rends-toi », criait le More.

« Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »
Il rugit comme un tigre et dit : « Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées... »

L'évocation de Roland, le vaillant chevalier qui a sacrifié sa vie pour sauver l'armée de son roi demeure très présente sur tout le sentier entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Roncevaux, qu'il s'agisse de la Croix Thibault, autre lieutenant de Charlemagne, de la fontaine de Roland aménagée en 1987 par l'UNESCO, ou du col de Lepoeder où les Navarrais tendirent leur embuscade au comte Roland. En montant vers cet endroit, le point

culminant du sentier, mon âme aventurière s'émeut encore en pensant à tous ceux qui ont franchi ce col dans des circonstances parfois difficiles. Pour des groupes de guerriers, la hauteur des sommets conjuguée avec la profondeur des vallées offre de pernicious coupe-gorge. Remontant du fond des âges, des milliers et des milliers de pas se mêlent aux miens : les pas des armées romaines de l'empereur Vespasien, les pas de ces pèlerins venus de tous les coins de l'Europe et qui cheminaient vers Saint-Jacques de Compostelle, et même les pas des grognards de l'armée de Napoléon, commandée par le général Soult, qui poussaient leurs canons dans la neige, par une nuit de février.

Ces pensées ont accaparé mon esprit si intensément que je me rends compte seulement en arrivant au plus haut sommet que mon rhume a complètement disparu. Finie la congestion ! Mes poumons respirent l'air frais de la montagne sans aucune contrainte. Voilà un remède à ramener au Canada. À tous les grippés de l'hiver québécois, je rapporte une médecine infailible : il suffit de monter les Pyrénées pour que disparaisse, en un seul jour, ce fléau lié à notre climat, le rhume !

La montée des 1460 mètres terminée, commence alors une descente plutôt raide. Contrairement à une opinion répandue, le randonneur sait que dévaler une pente sollicite davantage les muscles des jambes. Les risques de blessures sont nettement plus élevés en mouvements descendants. Cette partie du parcours me paraît très facile, toute congestion nasale étant disparue. Les sept cent cinquante kilomètres parcourus en France ont renforcé mes muscles, je descends vers Roncevaux d'un pas alerte. Autant j'ai dépassé des pèlerins qui cherchaient leur souffle en montant, autant j'en rencontre maintenant qui se frottent les jambes ou multiplient les massages pour atténuer la douleur, sur le versant opposé. Tous des inconnus pour le moment.

Cette pente raide tout en lacets révèle de nouveaux paysages : les